

Claude Ollier

Outback
ou
l'Arrière-monde



P.O.L

Outback
ou
l'Arrière-monde

DU MÊME AUTEUR

Le Jeu d'enfant

LA MISE EN SCÈNE (GF Flammarion).

LE MAINTIEN DE L'ORDRE (Flammarion).

ÉTÉ INDIEN (Flammarion).

L'ÉCHEC DE NOLAN (Flammarion).

LA VIE SUR EPSILON (Flammarion).

ENIGMA (P.O.L).

OUR OU VINGT ANS APRÈS (à paraître chez P.O.L).

FUZZY SETS (à paraître chez P.O.L).

MARRAKCH MEDINE (Flammarion).

MON DOUBLE À MALACCA (Flammarion).

UNE HISTOIRE ILLISIBLE (Flammarion).

DÉCONNECTION (Flammarion).

FEUILLETON (Julliard).

TRUQUAGE EN AMONT (Flammarion).

OUTBACK OU L'ARRIÈRE-MONDE (P.O.L).

ABERRATION (à paraître chez (P.O.L).

NAVETTES (Gallimard).

NÉBULES (Flammarion).

SOUVENIRS ÉCRAN (Cahiers du Cinéma Gallimard).

CAHIERS D'ÉCOLIER (1950-1960) (Flammarion).

FABLES SOUS RÊVE (1960-1970) (Flammarion).

LES LIENS D'ESPACE (1970-1980) (Flammarion).

LA RELÈVE, dessins de Matta (*Insolations n° 2*, Fata Morgana).

RÉSEAU DE BLETS RHIZOMES, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).

LUBERON, gravures de Claude Garanjour (Manus Presse).

LES PREUVES ÉCRITES, estampes de René Bonargent (Indifférences).

L'AILLEURS LE SOIR, bois de Catherine Marchadour (Colorature).

MESURES DE NUIT, empreintes de Claude Garanjour (La Sétéérée).

DU FOND DES ÂGES, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).

EPSILON, encres de Claude Garanjour.

LE SYCOMORE, collages de Claude Garanjour.

Claude Ollier

Outback
ou
l'Arrière-monde

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-459-4

« J'avais cette hallucination sous les yeux », vision d'une rue la nuit à cinquante mètres de là au bout du jardin derrière la masse des maisons faisant écran, entre ces maisons à contre-jour par l'intervalle de la ruelle au bout du jardin, cette rue éclairée par les lampes neuves à sodium teintant de jaune bistre les façades, leur donnant un tour expressionniste, vision d'une rue, non de la rue, tout est là, la phrase entre guillemets m'est venue toute seule comme je soulevais le vasistas et prenais vue sur la rue, théâtrale, décorative, en clair-obscur daté, répertorié, comme une scène vide derrière la masse des maisons, canal désert éclairé la nuit pour rien, quelque chose a joué dans l'instant, j'ai entendu la phrase muette, trouvé que le mot élu mettait bien en perspective le spectacle, géographique, historique, le relativisait comme il fallait, c'était l'impression juste, j'ai cherché toute la soirée, à préciser le trait de l'impression dans le moment de la vision par l'intervalle de la ruelle au bout du jardin, cherché mais je savais, je savais dans l'instant, je sais cette sorte d'intuition, elle dit qu'il y a là un monde et non le monde et que je suis dans

ce monde-là aussi à ce moment-là, autrefois j'appelais cela un épisode.

Je cherchais, je savais, je ne relevais pas ce qui aurait dû me frapper au premier chef : que la voix prétendument intérieure avait dicté un imparfait pour connoter la présente scène. Depuis quel ailleurs jouais-je cette scène, ou la répétais-je, pour que la commente ainsi la voix ? Depuis quel avenir ? La voix se fait rarement récit, elle avait récité pourtant, doublant de narration le corps même de la vision.

J'ai commencé ce texte pour savoir jusqu'où vision et voix vrillent l'œil et le cerveau, jusqu'où vision vaut intuition – d'un incipit, par exemple.

Ce n'était pas la première fois, la première occasion d'une vision telle, loin de là. Par vision j'entends une appréhension globale, tous sens mobilisés échangeant leurs données, certains diraient « synesthésie ». Une fois, c'était à Hof en Bavière, c'était la guerre, je revenais de Eger en pays des Sudètes, Eger pour Cheb, le nom caché en ce temps-là, je me cachais, je n'aurais pas dû être là, j'étais allé voir un ami dans cette ville là-bas en pleine guerre venant de Nuremberg entre deux temps de travail de nuit, violant la loi qui avait violé la mienne, ç'aurait pu me coûter cher.

J'avais dû faire un crochet au retour, c'était un dimanche, peu de trains circulaient, correspondances rares, deux heures d'attente à Hof en Franconie, Haute-Franconie, la pointe au nord.

J'étais sorti de la ville et monté dans les champs, m'étais assis sur un talus, un grand bois sur la gauche, la ville en bas, que je ne voyais plus. Aucun souvenir de la saison, ni glace ni neige cependant, je revois bien ma position, tourné vers l'est, et de gros nuages filaient vers l'est, c'était une fin d'après-midi, je restais là dans le grand air sous ce ciel en mouvement me reposant des trains dans le silence et quelque chose s'est produit, mon sentiment n'était plus le

même brusquement, il y avait ce paysage sous mes yeux et il y en avait un autre aussi, semblable au premier mais ailleurs aussi, il y en avait deux l'un sur l'autre, l'un contre l'autre, et je les percevais tous deux, j'étais dans l'un et l'autre à la fois, là sans bouger, au même endroit, je les sentais tous deux, je les sentais bien tous les deux, « pour une fois », l'impression était extraordinaire – d'une dualité insoupçonnée, jusqu'à ce jour celée dans la coïncidence.

Cela avait duré un certain temps, puis je m'étais levé, étais redescendu à la gare et un homme sûr de lui, en civil, plutôt replet, m'avait demandé mes papiers. C'était un membre du Parti ou un policier des chemins de fer, il avait tous pouvoirs, j'étais là sans laissez-passer, sans autorisation de voyager, je le regardais lisant ma carte d'identité, ne ressentais rien, dans ces cas-là on ne ressent rien, sa lecture finie il m'avait tendu ma carte avec un signe de tête, sans mot dire, avait tourné les talons et je m'étais assis sur un banc, le train pour Bayreuth et Nuremberg était entré en gare, j'étais monté dans un compartiment vide et l'émotion était venue à retardement, je me disais que c'était beaucoup d'émotion pour un seul après-midi.

L'intuition des deux espaces, je l'avais notée dans mon cahier le lendemain, je tenais un journal à l'époque, tant bien que mal, quand je pouvais, il est resté là-bas, il est resté dans cette ville, il a brûlé avec la ville.

J'ai repensé quelquefois au bourgeois en civil dans cette gare là-bas au fin fond de la Franconie, il ne portait pas d'insigne à la boutonnière, avait bien vu que j'étais en situation irrégulière, ou n'avait fait qu'un simulacre de lecture, joué au flic mais je ne le crois pas, ou bien avait fermé les yeux mais je ne le crois pas non plus, alors je ne sais pas, me dis parfois que cette scène n'a pas eu lieu mais je sais qu'elle a eu lieu et le lieu était peut-être dédoublé encore sinon j'aurais eu peur, ou j'ai fabulé tout le

voyage à Eger en pleine guerre mais je sais bien que j'ai fait ce voyage, je revois une grande place triangulaire pavée, très Europe centrale, c'est l'ami que je ne revois pas.

Le mouvement de l'homme m'est resté très sensible, se levant et s'approchant comme je pénétrais dans la salle d'attente, nous étions seuls dans le local, seuls voyageurs, était-ce un voyageur aussi ? Me voici m'interrogeant cinquante ans après sur l'identité de celui qui, dans une petite gare de Franconie par un dimanche après-midi, me demandait de décliner la mienne ; me demandant qui pouvait être celui qui me voyant entrer dans la salle d'attente, désœuvré, s'était demandé qui je pouvais bien être, au point de m'interpeller et de me réclamer mes papiers.

Il m'avait attendu, justement, dans cette salle prédestinée, m'avait repéré descendant du train d'Eger, m'enquérant de la correspondance et déposant peut-être un sac, une mallette à la consigne, m'avait vu ressortir et monter dans les champs, m'avait attendu tranquillement, sûr de son fait, vu reparaitre enfin et s'était levé, approché.

Deux Européens, donc, face à face au plus fort de la mêlée mais en un point et un moment remarquablement paisibles du conflit, l'un soupçonneux à tout le moins, systématiquement soupçonneux, surtout s'il est membre du Parti des Travailleurs allemands national-socialiste, l'autre totalement démobilisé par une sensation étrange qu'il vient d'éprouver en rase campagne sous un ciel excessivement mobile et qu'il éprouve sans doute encore, pas du tout sur ses gardes et brutalement remis dans le sillon des réalités de l'époque. Le premier accomplissant son devoir en quelque sorte vis-à-vis de l'étranger, devoir de patriote si l'on veut en cette ère de paranoïa mythique, et le second pris de court, un espion peut-être, se demandant ce qu'il fait là, ayant toujours tendance à se demander ce qu'il fait là

et se le demandant à ce moment-là d'autant plus fortement qu'il vient de découvrir, quelques instants plus tôt, dans la fulguration d'une révélation imprévisible, qu'il aura désormais toujours à dédoubler pour le moins sa réponse.

Deux Européens se retrouvant seuls par hasard dans cette petite gare et n'ayant apparemment rien d'autre à faire que de se poser mutuellement, chacun à sa manière, le même problème d'identité, un peu guindés, ridicules sans plus, l'autochtone censé voir exhiber ce document dûment signé et tamponné par les autorités policières dont l'étranger est si tragiquement démuné et, confronté à cette lacune, ne pipant mot, passant son chemin, comme si tout était parfaitement en règle.

J'ai écrit « petite » gare et elle est petite dans mon souvenir en effet, je n'avais pas eu beaucoup à marcher pour me trouver tout de suite dans les champs, ce n'était pas Hof alors, j'avais dû faire halte dans la localité juste avant Hof, descendre à une station commune aux deux lignes, Oberkotzau par exemple, l'Europe centrale de toute façon et non plus l'atlantique, l'air y est plus âpre, le ciel plus mat, et il avait fallu que je passe là un beau jour par un enchaînement incongru de circonstances pour vivre ce sentiment nouveau du paysage – une division intime de l'espace, un dédoublement plutôt –, et cette division intime en moi, un dédoublement plutôt.

L'enfance doit receler de telles visions, phénomènes brefs laissant l'enfant pantois, en deçà du seuil de l'expression et de la réflexion, le laissant transi, troublé comme par l'éclair d'une scène dérobée, phénomènes enfouis, sur des myriades de traces très peu revivent, élixir de vie tari, sang séché, lavé, information nulle. J'ai dû rester ainsi sans voix enfant, deux ou trois fois, et quelque chose tremblait entre les arbres, entre les feuilles dans les bois de l'autre côté de la vallée au-delà du tunnel.

Six ou sept fois dans une vie, dix fois peut-être, dix secondes en une vie sur deux milliards ou plus, à intervalle de décennie donnant le son fondamental, la basse secrète assourdie, l'une des basses chiffrant le subterfuge et tout ce jeu de vacillement, panique et vanité des rôles. Dix secondes éparses en une vie, d'ébranlement si vif qu'il perdure enfoui, portant muettement sur chaque instant vécu soupçon de traquenard ou piège – mais oui, ancre-toi dans cette idée, tu es dans la bonne voie, il est encore bien d'autres basses à capter, à décrypter avant qu'elles ne te chiffrent une bonne fois pour toutes, tatoué de pied en cap, les nombres sur ta peau, les mots, enflant au rythme de ton souffle, de ton sang.

De ton dernier souffle, oui – ligoté par les nombres, les mots, et tu n'y auras pas compris grand-chose, appris seulement grand-chose, dans les infiniment vastes intervalles entre ces visions valant intuition comme tu dis, et pas seulement d'un incipit ; aucun n'a sonné le début d'une ère nouvelle, la brève illumination crispe l'âme tel l'élanement le muscle, et tout continue comme devant jusqu'à la prochaine crampe, combien d'années après, qui te remémore les précédentes, soudain, dans l'éraflure de sa griffe.

Des intervalles, parlons-en, entre des intuitions qui ne sont pour l'esprit, dirait-on, qu'illusions d'optique, prises en défaut de l'observation, manques de coordination entre nos facultés fameuses, tous sens déployés, en alerte, et pourtant l'un d'eux doit faillir, comme s'il suffisait que l'un d'eux flanche pour que tout l'édifice se lézarde, comme si chacun était partie intrinsèque d'un système de sauvegarde – sauvant de quoi ? Des intervalles, j'ai parlé souvent, conté à leur propos bien des aventures, m'interrogeant, me tourmentant, travaillé tout ce temps par le sentiment diffus de passer toujours à côté de l'essentiel, sinon de tout, et pas seulement dans les jeux de grammaire ; des visions, moins souvent, jamais en réalité, je n'en ai pour ainsi dire jamais

parlé, jamais écrit, sinon de celle-ci, ce jour, dernière en date après un long délai, depuis l'histoire du paysage en Franconie peut-être, clivé, ou dédoublé, cette impression extraordinaire.

Vision d'une rue, la nuit passée, non de ma rue, d'un monde au bout du jardin derrière la masse des maisons faisant écran, par le canal de la ruelle au bout du jardin, et je suis resté coi, déconcerté, cherchant, tardant incroyablement à relever la phrase qui m'était venue toute seule au premier regard dans le moment même où je soulevais le vasistas et prenais vue sur la rue, les façades jaune bistre éclairées plus intensément à présent par les nouvelles lampes à sodium. La phrase à l'imparfait datait la scène actuelle, à quel ailleurs renvoyait-elle, quel épisode premier ? Que signifient ces mots entendus dans l'instant du geste, entendus comment, par quel organe, quel conduit, quelle oreille hors circuit en la matière ?

Ce texte lancé pour le savoir peut-être, oublieux des précédents – impasses, blocages, souvenirs-écrans.

J'avais emporté mon incipit en voyage, ces sept ou huit pages écrites en début d'année. Tapées à la machine en début d'année, en prévision d'un voyage. Deux exemplaires, pour plus de sûreté. C'est le double que j'avais avec moi, pelures bleu pâle dans leur chemise jaune calée au fond de la valise sous les pulls, l'original déposé à la maison dans l'armoire sous les pulls restés en place, et la maison était maintenant si lointaine.

Je n'y pensais plus, la plupart du temps. Y repensant soudain, j'avais plaisir à le savoir là, à portée de main. Une fois, j'avais voulu le relire, mais un oiseau était passé devant la baie vitrée et je n'avais eu que le temps de saisir l'appareil. Après, je n'y avais plus pensé.

Je ne me souvenais pas du texte en son mot à mot, me rappelais seulement la circonstance qui l'avait déclenché et comment j'avais voulu la relater, sans attendre.

L'écrire, sans tarder. Ecrire un texte, enfin, cette fois-là ou jamais, une bonne fois pour toutes, pour en finir. Pour rompre avec l'ajournement, l'atermoiement, le report sans fin, le différé à vie. Un incipit-pour-en-finir.

La cinquantaine passée, il était temps de m'y mettre.

Me rappelais la circonstance initiale et comment d'autres semblables, plus anciennes, s'en étaient trouvées rameutées. Mais pas le texte en son détail. Ce dernier suit sa logique propre, d'assonances et liaisons cachées, de mots, maillons serrés, peu mémorables, il faut relire du tout début pour que la chaîne se dévide, reprendre du premier mot et retrouver un à un les autres mots dans l'attraction irréversible de leur ordre.

Il était là au fond de la valise et me tenait compagnie, clandestinement en quelque sorte, je n'en avais pas parlé aux autres, ça ne m'était pas venu à l'idée. D'ailleurs, quel événement ! Ils l'auraient trouvé bizarre, ou insignifiant.

Si je devais continuer, ce serait au retour, sur une longue plage de temps libre, j'avais assez à faire ici avec mes photos, avec ce paysage, ces oiseaux.

C'était une satisfaction de les savoir là, ces minces feuillets bleutés, légers, je me demande bien pourquoi. Comme un dépôt, ici aussi, transitoire, ou un ancrage. Dépôt de mémoire ? Ancrage, en quel lieu ? Sur quelle superstition fonder ce sentiment, sur quelle foi cette urgence ? Amnésiques, nomades, pesez un peu l'enjeu...

Leur poids de mémoire, ou de savoir – techniques de récit ou de méditation – lestait la valise, qui ne bougeait pas du coin où je l'avais posée dans l'instant de l'arrivée, à la tête du divan sous le tableau représentant un grand voilier dans la tempête, le continent en vue à l'arrière-plan des vagues glauques, mais que de récifs !

Tenait là à plat, bien peu de volume pour un livre souhaité, caution de bonne conscience pour qui continue de courir le monde au lieu de s'enfermer chez soi et griffonner et raturer à mort, passeport des intentions confirmées ou des velléités, au choix, l'oscillation entre les deux termes déterminée de tout temps par cette sensation aiguë d'inconsis-

tance ou de futilité, frivolité, un scepticisme cosmique relayant le réflexe courant d'inanité, de vanité, étayant l'horizon fuyant des chimères.

Il n'en restait pas moins que j'étais venu à bout de ces sept ou huit pages en début d'année – fait nouveau dans ma vie, précieux, tardif certes –, c'était bien cela qui m'étonnait le plus lorsque mes yeux tombaient sur la valise, mais étonnement et incrédulité allaient de pair à chaque occasion : ce n'était pas possible, elles n'étaient pas de moi, qui avait écrit cela ? elle restaient à écrire.

Cependant, la plupart du temps, je n'y songeais plus, j'y avais peut-être pensé deux ou trois fois depuis le départ, deux ou trois fois en six semaines, sans insister, sans m'apesantir, j'avais eu beaucoup à faire, j'étais venu pour travailler, courir cette ville, la découvrir, photographier, et maintenant que j'étais ici dans cette maison sur pilotis en pleine montagne loin de toute agglomération, bien des choses m'accaparaient, nouvelles, auxquelles je ne m'étais pas attendu du tout, curieusement, ces arbres, ces bêtes, ce ciel de tourmente d'une grande envolée lyrique, changeant de minute en minute, alarmant par instants, traversé de lueurs.

Le vent soufflait du nord, chassant de longs nuages, secouait comme des fétus les hautes branches de eucalyptus, butait sur la façade en bois de la maison, projetant des branches sur le balcon, le bruit s'enflait dans les rafales, je me demandais comment je faisais pour lire dans pareil charivari des éléments.

Il y avait des accalmies, assez régulièrement, toutes les demi-heures en moyenne, alors une clarté bleuâtre tombait sur la pelouse en forte pente dominant le ravin : un gros rocher s'y signalait par l'angulosité blafarde de ses arêtes. Au-delà, très vite, les étendues boisées se fondaient dans l'obscurité, ces étendues échelonnées à perte de vue vers l'ouest telles d'immenses vagues de pointillés jaunes et bleus

recouvrant crêtes et précipices, cascades et cavernes. Puis tout redevenait noir et il ne m'était plus donné de discerner du paysage, durant de longues minutes, que ce que le vent en plaquait contre la vitre d'une façon si subite et irrégulière, si saccadée, que chaque fois je sursautais.

Comment je faisais pour lire dans ces conditions ? L'attention détournée sans cesse, j'avais bien du mal à garder les yeux sur mon magazine. Lorsqu'ils s'en écartaient, sollicités par le miroitement fantomatique d'une feuille ou d'un rameau brisé dans le cône de clarté que la lampe projetait sur le balcon, c'était au grand dam du suivi de la lecture, car, se reportant quasi mécaniquement tout aussitôt sur l'endroit quitté de la page, c'était pour y relire pour la dixième fois les mêmes lignes.

J'avais donc lentement dans mon article, mais j'avais tout mon temps, rien ne me pressait plus, j'étais en vacances, je m'offrais ces vacances, j'aurais dû rentrer en France après ces cinq semaines de déambulation besogneuse, mais le pays me captivait, les affaires du métier pouvaient attendre, et, de surcroît, j'avais attrapé la crève dans cette grande ville à courants d'air et ses maisons sans chauffage, il fallait que je me retape.

J'étais donc ici depuis quatre ou cinq jours et ici c'était bien chauffé, le gros radiateur à mazout encastré dans la cloison près de la porte du perron n'avait pas tardé à répandre dans la salle de séjour une chaleur infiniment satisfaisante, rassurante, comme homogène et stable, et j'avais cessé de frissonner, de grelotter, sirops et comprimés avaient commencé de purifier mes bronches, ma gorge, mon nez.

Mystère d'un corps perclus sous toutes les latitudes, fragilisé, frileux, ragaillardisé contre toute attente par la moindre éclaircie.

Mi-août, l'hiver battait son plein. Il peut neiger sur ces hauteurs, à ce qu'on dit, mais rarement, et peu, la neige ne

L'histoire se passe en 2003, aux antipodes. Un photographe européen proche de la soixantaine se rend à Sydney pour travailler sur la nouvelle architecture de la ville. Sa tâche accomplie, il va se reposer dans les Blue Mountains : séduit par le pays, émerveillé par sa flore et sa faune, l'envie le prend de faire une incursion plus avant vers l'ouest, et comme il dispose de quelques jours encore, il part à l'aventure avec sa vieille automobile américaine, roulant un peu au hasard sur les pistes, attiré de plus en plus par les immenses espaces qu'il découvre. Chaque soir le voit hésiter sur l'itinéraire du lendemain, partagé entre l'obligation de regagner l'Europe et le désir de se lancer dans le bush vers le centre du continent, ce centre désertique et mythique que les Australiens nomment « Outback ». C'est au moment où, ayant endommagé sa voiture, il ne sait plus que faire, que survient l'inattendu : une jeune femme l'entraîne vers ce lieu central où s'orchestrera avec force la brève hallucination qu'il avait eue avant son départ et avait relatée dans un écrit très bref, son premier écrit, et son dernier sans doute.



115 F
936200-6
ISBN : 2-86744-459-4
3-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS